

# Dossier pédagogique

## « Ô vous, frères humains »

## Luz dessine Albert Cohen



<b>Introduction</b>	<b>3</b>
▶ <b>Présentation de l'exposition</b>	<b>3</b>
▶ <b>Publics scolaires visés et liens avec les programmes scolaires</b>	<b>4</b>
▶ <b>Entretien avec Luz par Alain David</b>	<b>6</b>
<b>I. Repères biographiques et historiques</b>	<b>8</b>
▶ <b>Albert Cohen (1895-1981)</b>	<b>8</b>
▶ <b>Luz (né en 1972)</b>	<b>9</b>
▶ <b><i>Ô vous, frères humains</i> (1972) : le contexte de publication de l'œuvre</b>	<b>9</b>
▶ <b>Un souvenir d'enfance ancré historiquement : 1905, l'antisémitisme dans la France de l'affaire Dreyfus (1894-1906)</b>	<b>11</b>
<b>II. <i>Ô vous, frères humains</i> : pistes de lecture</b>	<b>12</b>
▶ <b>Extrait n° 1 : L'incipit</b>	<b>12</b>
▶ <b>Extrait n° 2 : L'outrage</b>	<b>14</b>
▶ <b>Extrait n° 3: Le premier amour</b>	<b>16</b>
▶ <b>Extrait n° 4 : L'errance</b>	<b>17</b>
▶ <b>Extrait n° 5 : L'Excipit</b>	<b>19</b>
<b>III. Pour aller plus loin</b>	<b>21</b>
▶ <b>Les codes visuels de Luz</b>	<b>21</b>
▶ <b>Références bibliographiques</b>	<b>23</b>

# Introduction

## ► Présentation de l'exposition

Exposition présentée du 6 décembre 2016 au 28 mai 2017

« Un enfant juif rencontre la haine le jour de ses dix ans. J'ai été cet enfant. »

Albert Cohen, 1972

« ... courant 2015, j'ai ressenti le besoin de relire *Ô vous, frères humains*. J'ai été plus puissamment encore frappé par le calvaire psychologique de ce petit garçon, déambulant à la lisière de la folie, par le message testamentaire d'Albert Cohen... »

Luz, 5 février 2016

Du 6 décembre 2016 au 28 mai 2017, le musée d'art et d'histoire du Judaïsme expose les planches originales du roman graphique de Luz, *Ô vous, frères humains*, adapté du récit éponyme d'Albert Cohen.

Né en 1895 à Corfou en Grèce, au sein d'une famille juive qui s'installe à Marseille en 1900 à la suite d'un pogrom, Albert Cohen a mené de front une carrière de juriste et d'écrivain.

Quatre ans après avoir obtenu une reconnaissance internationale avec *Belle du Seigneur*, Albert Cohen publiait *Ô vous, frères humains* (Gallimard, 1972). Alors âgé de soixante-dix sept ans, l'écrivain plaçait au cœur de son récit l'événement le plus traumatisant de son enfance : en 1905, le jour de ses dix ans, il avait subi en public les insultes antisémites d'un camelot sur la Canebière. Douleur, colère et désespoir ébranlèrent son sentiment de sécurité, fragilisant à jamais ses certitudes sur la fraternité des hommes.

C'est en évoquant cette expérience, que l'écrivain lançait un appel à l'éveil d'une humanité commune et solidaire.

Quelques mois après l'attaque du 7 janvier 2015 contre *Charlie Hebdo*, au cours de laquelle périssent ses amis et collègues, Luz publie *Catharsis* chez Futuropolis. Dans ce « carnet de santé en images », il décrit le choc provoqué par les attentats. Toujours habité par le thème de la perte de l'innocence, il s'empare ensuite du récit autobiographique d'Albert Cohen. De ce texte qui l'a profondément marqué pendant l'adolescence, il livre un roman graphique poignant et singulier. L'album paraît en avril 2016 chez le même éditeur.

L'exposition des 130 dessins originaux, prêtés par l'artiste, permet de mettre en lumière l'art de Luz – virtuose de l'encre et du lavis – et de faire redécouvrir l'un des textes les plus forts et les plus émouvants d'Albert Cohen. En regard de ce véritable manifeste humaniste, l'exposition présente également des documents audiovisuels, des carnets de Luz, ainsi que des archives, issues du fonds Albert Cohen récemment donné au mahJ par les ayants droit de l'écrivain.

## ► Publics scolaires visés et liens avec les programmes scolaires

L'exposition s'adresse aux élèves à partir du cycle 3 jusqu'au lycée professionnel.

### › Cycle 3 BO spécial n° 11 du 26 novembre 2015

#### ► CM1-CM2 : La morale en questions :

- Découvrir des récits, des récits de vie, des fables, des albums, des pièces de théâtre qui interrogent certains fondements de la société comme la justice, le respect des différences, les droits et les devoirs, la préservation de l'environnement ;
- Comprendre les valeurs morales portées par les personnages et le sens de leurs actions ;
- S'interroger, définir les valeurs en question, voire les tensions entre ces valeurs pour vivre en société.

#### ► Compétences :

##### Domaine 2 :

- Comprendre et s'exprimer à l'oral : participer à des échanges dans des situations de communication diversifiées (exprimer son point de vue de manière claire et organisée, prendre en compte le point de vue d'autrui, savoir échanger avec civilité et mettre à distance son propos) ;
- Lire : comprendre des images pour les interpréter : interpréter à partir d'indices implicites et explicites, savoir faire des liens avec d'autres documents ;
- Écrire : produire des écrits variés en s'appropriant les différentes dimensions de l'activité d'écriture.

##### Domaine 3 : La formation de la personne et du citoyen :

- Développer son jugement, son sens moral et civique, respecter les autres : exprimer son jugement face à une œuvre ;
- Développer sa sensibilité et sa confiance en soi : formuler son opinion sur une œuvre, justifier une impression, un ressenti.

### › Cycle 4 BO spécial n° 11 du 26 novembre 2015

#### ► 3<sup>e</sup> : Se raconter, se représenter :

- Découvrir différentes formes de l'écriture de soi et de l'autoportrait ;
- Comprendre les raisons et le sens de l'entreprise qui consiste à se raconter ou à se représenter ;
- Percevoir l'effort de saisie de soi et de recherche de la vérité, s'interroger sur les raisons et les effets de la composition du récit ou du portrait de soi.

#### ► Compétences

- Comprendre et s'exprimer à l'oral (domaine du socle 1, 2, 3) : s'exprimer de façon maîtrisée en s'adressant à un auditoire ; participer de façon constructive à des échanges oraux
- Lire (domaine du socle 1, 5) : lire des images et des documents composites et des textes non littéraires, élaborer une interprétation de textes littéraires

- Ecrire (domaine du socle 1) : utiliser l'écrit pour penser et pour apprendre, adopter des stratégies d'écriture efficaces
- Comprendre le fonctionnement de la langue : connaître les aspects fondamentaux du fonctionnement syntaxique, connaître les différences entre l'oral et l'écrit
- Acquérir des éléments de culture littéraire et artistique (domaine du socle 1,5) : établir des liens entre des productions littéraires et artistiques issues de cultures et d'époques diverses

## › Lycée professionnel BO n° 2 du 19 février 2009

### ► Terminale : Identité et diversité :

- En quoi l'autre est-il semblable et différent ?
- Comment transmettre son histoire, son passé, sa culture ?
- Doit-on renoncer aux spécificités de sa culture pour s'intégrer dans la société ?

### ► Capacités :

- Analyser les modalités et les enjeux de la présentation de l'autre dans un écrit ou dans une image ;
- Dans un débat oral, confronter ses valeurs aux valeurs de l'autre, aux valeurs collectives : présenter son opinion, entrer en contradiction avec autrui, s'impliquer dans son propos ;
- Comprendre comment une œuvre met en tension les expériences individuelles et les questions collectives ;
- Situer les œuvres du genre biographique dans leur contexte historique et sociologique.

Ces références aux programmes sont indicatives et non exhaustives.

Nous proposons des pistes d'étude aux équipes enseignantes qui souhaitent se lancer dans l'étude *Ô vous, frères humains* de Cohen et/ou de Luz. Ces propositions peuvent être exploitées pour l'étude de l'œuvre complète pour Cohen ou dans le cadre d'un groupement de textes plus variés portant sur les récits de vie, l'autobiographie, ou encore comme support de séance dans le cadre de l'éducation à la citoyenneté ayant pour thématique l'insulte, le harcèlement, l'injustice, le racisme, le droit à la différence, les valeurs de la République (liberté, égalité, fraternité).

## ► Entretien de Luz par Alain David (2016)

Luz, vous souvenez-vous de votre première lecture de *Ô vous, frères humains* ? Votre rencontre avec l'œuvre d'Albert Cohen date-t-elle de cet ouvrage ou aviez-vous lu d'autres ouvrages précédemment ?

J'ai découvert *Ô vous, frères humains* à l'âge de seize ans. J'étais au lycée, mais ce n'était pas un livre imposé par le professeur de français. Je l'ai tout simplement découvert dans une librairie et la phrase au dos de la couverture m'avait fortement interpellé : « Un enfant juif rencontre la haine le jour de ses dix ans. J'ai été cet enfant. A.C. ». Je n'avais encore jamais lu d'ouvrage d'Albert Cohen. Il a été mon introduction à la fois à son écriture, à son humanisme, mais aussi à sa manière de creuser la folie des hommes. Quand j'ai lu *Belle du Seigneur*, je l'ai interprété via le prisme de *Ô vous, frères humains* : la grande œuvre d'un enfant devenu écrivain marqué à vie par l'antisémitisme.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous plonger dans l'adaptation de ce livre ?

Dans le courant de l'année dernière, relire ce livre m'a paru comme une évidence. Relire ce manifeste humaniste en cette période de confusion était à la fois un réconfort, mais aussi le souci de trouver peut-être un message à côté duquel j'étais peut-être passé adolescent. Or, dans la description de sa journée et de ses méandres psychologiques suite au monologue antisémite du camelot dont il croise le chemin en 1905, je me suis rendu compte à quel point le petit Albert est à la lisière de la folie. Et à quel point cette folie ouvre un espace considérable au fantastique. Et que, si la réalité peut être cruelle, l'imaginaire, aussi ténébreux soit-il, est toujours la porte de sortie à la solitude, au repli sur soi, aux terribles ressassements, à toutes les haines.

Quelles auront été les principales difficultés pour adapter ce texte au dessin ?

En couverture de l'édition de *Ô vous, frères humains*, il y a un dessin de l'illustrateur André Verret : un enfant prostré dans des toilettes publiques cache son visage de ses deux mains. L'illustration est criante de justesse, un résumé implacable du livre. Mon but était de donner à voir le regard de cet enfant. Qu'il nous regarde. Que l'écrivain qu'il était devenu nous interroge une nouvelle fois. J'ai longtemps été bloqué par cette illustration, dont l'efficacité m'évoque un dessin de presse sans paroles. Et puis j'ai compris que le regard de cet enfant pouvait être le mien. Devait être le nôtre. Et la plume s'est libérée.

Albert Cohen a juste dix ans le jour où il est confronté à la bêtise aveugle des adultes. Celle qui engendrera la pire des ignominies du XX<sup>e</sup> siècle. Quel enfant étiez-vous à dix ans en 1982 ?

À cette époque, j'étais enfant unique, bien plus curieux du monde des adultes que celui des enfants de mon âge. J'aimais dessiner ce monde des adultes, les dîners familiaux, les soirées entre amis dans lesquelles mes parents m'emmenaient. Mes premiers reportages dessinés en quelque sorte.

Je n'ai pas connu de plein fouet l'ostracisme qui a frappé le petit Albert, mais, comme beaucoup d'enfants, j'ai subi les petites haines ordinaires de la cour de récré. On a tous, à un moment donné, été se réfugier dans les toilettes de l'école pour échapper au monde. On a tous sa part de petit Albert en soi. Quand je découvre *Ô vous, frères humains* à la fin des années 1980, les débats autour du racisme, de l'antisémitisme, du négationnisme et du Front National font rage. Le monde des adultes se durcissait autour de moi, le temps de l'innocence n'était déjà plus

Pour vous, faire revivre en 2016 *Ô vous, frères humains*, c'est une piqûre de rappel nécessaire face à la marche du monde ?

Pour moi, la phrase essentielle du livre, « ne plus haïr importe plus que l'amour du prochain », n'a jamais été autant d'actualité. Loin d'un précepte religieux, ce message d'Albert Cohen s'impose comme une évidence du vivre ensemble à l'heure où certaines personnes cherchent à ajouter la haine à la haine. Ce message était déjà valable il y a cinq ou dix ans. La seule différence est qu'aujourd'hui, ayant cru moi-même perdre l'esprit au cœur d'un tourbillon de haine, je comprends mieux le calvaire psychologique du petit Albert. Et me sens capable de le dessiner.

On peut définir ce texte d'Albert Cohen comme un livre testamentaire. A contrario, estimez-vous que ce livre est votre acte de (re)naissance à la bande dessinée ?

*Catharsis* était déjà mon moyen de renaître en tant qu'auteur, d'embrasser pleinement mes désirs graphiques, de les renouveler, de les appréhender autrement, de me prouver que j'étais encore et toujours dessinateur. Mais avant de retrouver un travail détaché de tout contexte tragique, j'avais besoin aussi de passer par cette adaptation. De créer dans l'œuvre d'un autre, d'être guidé par le message d'un autre auteur. Je ne pouvais pas trouver meilleur guide qu'Albert Cohen.

Avec ce livre, Albert Cohen voulait « arracher les canines de l'âme des antisémites ». Croyez-vous que votre adaptation peut avoir le même effet ?

J'aimerais déjà que le regard que j'ai dessiné du petit Albert s'imprime dans l'inconscient des lecteurs et lectrices, pour qu'ensuite ceux-ci se replongent dans l'œuvre de Cohen. Et que cette œuvre marque bien plus qu'auparavant la mémoire collective. Je me sens tout autant auteur que passeur dans ce travail d'adaptation.

Votre expérience de dessinateur de presse influence-t-elle votre façon d'aborder la bande dessinée ?

Le travail de dessinateur de presse réside surtout dans la concision pour l'efficacité. En bande dessinée, je dois apprendre à redonner du temps au dessin, à étirer l'histoire pour inviter le regard à s'y promener. Mais chaque page est là pour convaincre, avec son propre traitement graphique. Dans « mon » *Ô vous, frères humains*, le trait n'est prisonnier d'aucune case. Le trait est ouvert pour laisser l'espace à l'imaginaire, qui seul nous sauve de la folie des hommes.

*Alain David est éditeur chez Futuropolis.*

## I. Repères historiques et biographiques

### ► Albert Cohen (1895-1981)

Albert Cohen est né en 1895 en Grèce à Corfou, au sein d'une famille juive romaniote (d'origine grecque) et italienne, de nationalité ottomane. Les Cohen s'installent à Marseille en 1900, à la suite d'un pogrom. Le jeune Albert fréquente le lycée Thiers, où il se lie d'amitié avec Marcel Pagnol, puis s'inscrit à l'université de Genève pour y suivre des études de Droit (1914-1917) et de Lettres (1917-1919). En 1919, il obtient la nationalité suisse et entame sans succès une carrière d'avocat à Alexandrie. En 1921, il publie son



premier ouvrage, un recueil de poèmes intitulé *Paroles juives* et projette de se consacrer à l'écriture et à la littérature. En 1925, il dirige la *Revue juive* à Paris. De 1926 à 1931, à Genève, il travaille comme fonctionnaire attaché à la division diplomatique du Bureau international du travail. En 1930, Cohen publie son premier roman, *Solal*, qui sera suivi, huit ans plus tard, de *Mangeclous*.

Très engagé dans le mouvement sioniste depuis 1914, Cohen s'installe à Londres, où à partir de 1941, il tente de constituer un comité interallié pro-sioniste et d'organiser le futur État d'Israël. L'Agence juive, dont le premier objectif est de sauver les juifs d'Europe en organisant leur émigration en Palestine, le charge de missions diplomatiques auprès des gouvernements en exil. En 1944, Cohen démissionne et devient conseiller juridique auprès du Comité intergouvernemental pour les réfugiés. Il élabore l'accord conclu le 15 octobre 1946 entre les pays alliés sur le statut des réfugiés. Rentré à Genève en 1947, il travaille pour les Nations Unies jusqu'en 1957. À partir de la fin de la guerre,

il se consacre à nouveau à l'écriture et publie *Le Livre de ma mère* en 1954, suivi d'*Ezéchiel* en 1956. Il poursuit son œuvre d'écrivain et obtient une reconnaissance internationale grâce à *Belle du Seigneur*, publié en 1968. Après la parution des *Valeureux* en 1969, il publie ses deux dernières œuvres, *Ô vous, frères humains* en 1972 et *Carnets 1978* en 1979. Il meurt en octobre 1981, à Genève, des suites d'une pneumonie.

[ill. 1]  
Albert Cohen © Yves  
Debraine



## ► Luz (né en 1972)

Luz naît à Tours en 1972, l'année de la parution d'*Ô vous, frères humains*. Il fait ses débuts de dessinateur en août 1991 au journal *La Grosse Bertha*, hebdomadaire satirique créé la même année. Y collaborent d'anciens membres de *Charlie Hebdo* comme Cabu, Willem, Cavanna ou Gédé, qui seront rejoints par Charb, Tignous et Riss.

En 1992, Luz participe à la renaissance du journal *Charlie Hebdo*, où il publiera notamment, à partir de 1997, la rubrique « Les Mégret gèrent la ville ». D'octobre 1994 à mars 1995, il est le rédacteur en chef de *Chien méchant*, premier mensuel de bandes dessinées politique. Il mène une prolifique activité de dessinateur pour diverses publications telles que *Les Inrocks*, *L'Humanité* ou *Fluide Glacial*.

On lui doit plusieurs ouvrages de bandes dessinées, dont *Cambouis*, chroniques dessinées sur le traumatisme du second tour de l'élection présidentielle de 2002. Après l'assassinat de plusieurs de ses amis et collègues de la rédaction de *Charlie Hebdo*, le 7 janvier 2015, Luz dessine la une du 14 janvier. En mai 2015, il publie chez Futuropolis un album autobiographique intitulé *Catharsis*, décrivant sa vie depuis les attentats. En septembre 2015, il quitte l'hebdomadaire *Charlie Hebdo*.



[ill. 2]  
Luz © Futuropolis/J-L  
Bertini

## ► «Ô vous, frères humains» (1972) : le contexte de publication de l'œuvre

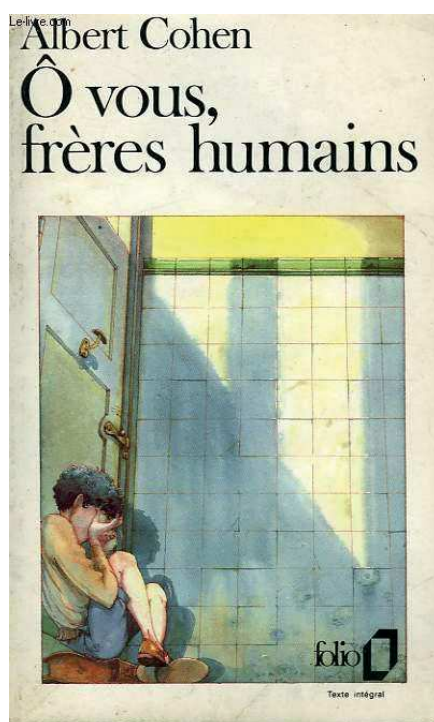
### > « Jour de mes dix ans » (1945)

Le récit qui constitue la trame d'*Ô vous, frères humains*, paraît une première fois en 1945 sous le titre « Jour de mes dix ans ». Le texte est d'abord publié intégralement dans deux livraisons de *La France libre*, journal issu de la presse résistante, puis, dans une version abrégée, dans la revue *Esprit*. Cette revue, fondée par Emmanuel Mounier en 1932, est fortement marquée par la pensée chrétienne progressiste. La publication du texte d'Albert Cohen résonne avec les orientations de la revue en faveur du dialogue judéo-chrétien après la Seconde Guerre mondiale. Le contexte d'émotion internationale consécutif à la découverte des chambres à gaz se prête à l'établissement de liens entre le traumatisme vécu par l'enfant Albert Cohen en 1905 et la politique nazie d'extermination raciale. En 1946, Jean-Paul Sartre publie les *Réflexions sur la question juive*, ouvrage au grand retentissement qui livre une analyse phénoménologique de l'antisémitisme et de l'identité juive.

## › *Ô vous, frères humains* (1972) : le contexte de publication et de réception de l'œuvre face au négationnisme

A sa parution en 1972, le livre d'Albert Cohen connaît un succès vif auprès d'un large public. Il est particulièrement bien reçu dans les milieux catholiques.

Pour quelles raisons Albert Cohen décide-t-il de prendre la plume vers 1970 pour raviver un souvenir d'enfance douloureux remontant à soixante-cinq ans en arrière?



[ill. 3]  
Albert Cohen, *Ô vous, frère humains*  
© Gallimard, « Folio »

L'auteur livre quelques clés de réponse dans son livre même.

Il évoque d'abord l'approche de la mort et la volonté de livrer un testament humaniste appelant ses « frères en la mort » à rejeter la haine de l'autre.

Un second élément plus circonstanciel est mentionné par l'auteur, p. 30-31 :

« De cette immense folie des singes savants, de cette incroyable folie je n'en reviens pas et n'en finis pas de n'en pas revenir. [...] tout en jouant à aimer leur prochain, ils continuent à haïr, et déjà sur les murs d'Aix-en-Provence, en l'an de grâce mil neuf cent soixante-dix, ont été inscrites ces nobles paroles Que crève la charogne juive et revienne l'heureux temps du génocide ! O amour du prochain. »

Cet événement est documenté dans le journal *Le Monde* par deux entrefilets datés de février 1970, relatifs à la découverte de graffiti antisémites (« Le sang juif doit couler », « Hitler avait raison » et « Juifs! un jour reviendra ») à Aix-en-Provence sur les murs de l'Institut d'Études politiques et du Mémorial des victimes de la Résistance. La réaction du conseil municipal de la ville, retranscrite dans *Le Monde* du 25 février 1970, dénonce « une atteinte intolérable aux droits imprescriptibles de la liberté et de l'humanité et une renaissance dangereuse du racisme », sans faire référence explicitement au caractère antisémite des insultes découvertes. L'ouvrage d'Albert Cohen s'inscrit donc dans un climat de résurgence du négationnisme

en France, qui, après une période de reflux dans les années 1950 et 1960, revient sur le devant de la scène avec les publications du négationniste Robert Faurisson à partir du milieu des années 1970. L'année de la parution d'*Ô vous, frères humains*, paraît également *La France de Vichy*, de l'historien américain Robert Paxton. Ce livre marque un tournant dans la prise de conscience des crimes antisémites commis par le régime de Vichy en mettant à bas le « mythe résistancialiste » (Henry Rousso) d'une France unanimement résistante pendant la Seconde Guerre mondiale.

Ce climat favorise la prise de plume d'écrivains revenant sur la phénoménologie de l'exclusion antisémite. Alain Finkielkraut en dresse quelques années plus tard le portrait dans *Le Juif imaginaire* (1980). L'extrait qui suit fait directement écho à *Ô vous, frères humains* :

« Cette anecdote, vous la connaissez déjà. Sous d'innombrables variantes, elle vous a été racontée par une multitude d'écrivains. C'est l'histoire pathétique et édifiante d'un enfant arraché à l'innocence et né au judaïsme sous les espèces de l'injure ou, mieux, de la malédiction. Je voudrais, moi, dire et méditer l'expérience inverse : celle d'un enfant, d'un adolescent non seulement fier mais heureux d'être juif, et qui s'est demandé, peu à peu, s'il n'y avait pas de la mauvaise foi à vivre sa singularité et son exil dans la jubilation. » (p. 12)

## ► Un souvenir d'enfance ancré historiquement : 1905, l'antisémitisme dans la France de l'affaire Dreyfus (1894-1906)

« [...] c'est une sale race, c'est tous des espions vendus à l'Allemagne, voyez Dreyfus, c'est tous des traîtres, c'est tous des salauds, sont mauvais comme la gale, des sangsues du pauvre monde, ça roule sur l'or et ça fume de gros cigares pendant que nous on se met la ceinture, pas vrai, messieurs dames? » (*Ô vous, frères humains*, p. 39)

L'action initiale d'*Ô vous, frères humains* se situe à Marseille, le 16 août 1905, le jour des dix ans d'Albert Cohen.

La France vit alors les derniers soubresauts de l'affaire Dreyfus. Cette machination judicario-politique a débuté en octobre 1894 avec l'arrestation du capitaine Alfred Dreyfus (1859-1934), suspecté à tort par le renseignement français d'avoir transmis des informations secrètes à l'Allemagne. Après deux procès (décembre 1894 et août-septembre 1899) aboutissant chacun à une condamnation du capitaine, la séquence qui s'ouvre en septembre 1899 est celle de la « troisième affaire Dreyfus » selon la formule de l'historien Philippe Oriol. Malgré la nouvelle condamnation à dix ans de réclusion criminelle de Dreyfus à l'issue du procès de Rennes de (été 1899), le climat politique est désormais à la recherche de l'apaisement : le président de la République Émile Loubet, dreyfusard convaincu, gracie Alfred Dreyfus le 19 septembre 1899. En avril 1903, quelques mois après la mort d'Émile Zola (29 septembre 1902) qui avait ardemment milité en faveur de Dreyfus, s'ouvre l'enquête personnelle du général André, ministre de la Guerre. Elle prélude à celle menée par la Cour de cassation qui aboutit en 1906 à la réhabilitation judiciaire du capitaine et à sa réintégration dans l'armée. Dreyfus reçoit la Légion d'honneur le 12 juillet 1906.

Marseille est à cette époque une grande ville ouvrière et maritime qui a vu en un siècle sa population croître considérablement, passant de 100 000 âmes au début du XIX<sup>e</sup> s. à 500 000 en 1900. L'immigration, notamment italienne (les Italiens représentent en 1900 20% de la population de la ville) y est importante. De cette époque date également l'embellissement de la Canebière. Cette avenue devient, à la Belle Époque, le lieu emblématique de la ville.

Les rues de Marseille connaissent entre 1898 et le début du XX<sup>e</sup> siècle une agitation antisémite importante, mise en œuvre par les relais locaux de la Ligue antisémitique de Jules Guérin, qualifié par l'historien Jean-Yves Mollier d'« Empereur des camelots ». Bien que la région de Marseille soit acquise depuis 1871 à la République et parfois même au socialisme, un vent de populisme antisémite souffle alors depuis Alger, siège du département d'Alger depuis 1848. Le journaliste Edouard Drumont (1844-1917), chef de file des antisémites français, s'y est fait élire député aux élections législatives de 1898. À Marseille, les agitateurs antisémites cherchent à sensibiliser la population ouvrière nombreuse, à travers la création de journaux à grand tirage (le socialiste Joseph Dubosc y fonde *Le Réveil social*, équivalent marseillais du journal de Drumont *La Libre Parole*) et l'organisation de meetings.

Entre les années 1870 et 1914, la figure du camelot de rue connaît un âge d'or. Commerçant ambulant, il est aussi crieur de journaux, diffuseur de littérature contestataire et participe ainsi activement à la politisation des masses. Il joue un rôle important dans l'agitation nationaliste de 1898.

La date de l'incident dramatique survenu à Albert Cohen n'est pas indifférente : J.-Y. Mollier souligne ainsi que la date d'anniversaire d'A. Cohen coïncidait à la fois avec l'ouverture, le 31 mars 1905, d'une crise très grave entre la France et l'Allemagne (arrivée du Kaiser Guillaume à Tanger) et, le 3 juillet, avec le vote, à la Chambre des députés, de la loi de séparation des Églises et de l'État.

## II. Ô vous, frères humains : pistes de lecture

### ► Extrait n°1 : l'incipit

#### › Questions de compréhension

1. Relevez les pronoms personnels
2. Qui représente le « je » ?
3. Par qui Albert Cohen souhaite-t-il être lu ? À qui s'adresse-t-il ?
4. De combien de paragraphes cet incipit est-il constitué ? Donnez un titre à chacun.
5. Le projet autobiographique de l'auteur est-il clairement exprimé ? Justifiez votre réponse en citant le texte.
6. Quelle tonalité l'auteur assigne-t-il à son souvenir ?
7. Quelles sont les limites d'un récit de souvenir ?
8. En quoi cet incipit constitue-t-il un pacte autobiographique ?

#### ► Écriture :

Rédigez le préambule qui ouvrirait votre propre autobiographie en une vingtaine de lignes.

#### *Critères de réussite :*

- poser l'identité du narrateur-auteur-personnage ;
- présenter le projet autobiographique ;
- nouer le pacte de confiance ;
- développer les intentions de l'auteur.

#### ► Lectures complémentaires :

- « Au lecteur », *Essais* de Montaigne (1589) ;
- « Préambule », *Les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau (1782) ;
- « Pauvre Petit garçon! », de Dino Buzzati dans *Le K*, trad. J. Rémy (1967).

#### › Éléments d'analyse

##### ► Un pacte autobiographique original

Le récit retrace le souvenir d'un personnage réel.

Le premier paragraphe constitue le préambule donnant à lire la déclaration d'intention de l'auteur puisqu'il établit l'identité de l'auteur-narrateur-personnage du « je » comme étant Albert Cohen lui-même. Le pacte de lecture permet de nouer le contrat de confiance avec le lecteur. L'autobiographe, dans un idéal de sincérité, s'engage à dire la vérité sur lui-même.

Les destinataires sont nombreux : on trouve l'adresse à la « page blanche » et à la « plume d'or », personnifiés tous deux. Ils constituent les attributs de l'écrivain, le premier étant le support recevant la plainte de l'auteur, le second l'objet permettant de l'extraire de l'intime, en opposition au « méchant dehors ». Ce sont des éléments rassurants et les compagnons de l'écrivain au-delà de la mort. La seconde adresse vise « Cet homme qui me regarde dans le miroir ». Celui-ci forme le double de l'auteur au moment présent (présent d'actualité). La troisième adresse est dirigée vers les « antisémites ». Le mot tarde à venir, Cohen le restreignant à un type de lecteurs attendus (les destinataires choisis). Ces successions d'apostrophes mettent en scène un dialogue fictif entre toutes ces instances et l'autobiographe. Contrairement aux

autobiographes traditionnels, Cohen établit une hiérarchie des destinataires. Son objectif est de reconstituer non pas le récit d'une vie, mais seulement le récit d'un souvenir.

► Un récit rétrospectif

La polyphonie énonciative superposant le « je » narrateur (Albert Cohen) au « je » narré (l'enfant) implique que le regard et le point de vue de l'enfant vont être développés dans le cours du récit, tout comme l'analyse et les commentaires ironiques de l'adulte-

narrateur sur l'enfant.

Le récit rétrospectif joue sur les temps dans le récit : le présent est le temps de l'écriture, le futur proche, celui de la mort prochaine, programmée, les temps du passé, ceux du souvenir.

Le récit de vie est constitué d'éléments canoniques. Il commence souvent par le « je suis né » pour s'étendre jusqu'à la fin de l'enfance. Pourtant Cohen évacue des sujets jugés futiles, mineurs et traditionnellement ancrés dans le genre autobiographique comme le premier souvenir, les relations parents-enfants, la première rencontre amoureuse ou la naissance d'une vocation. Il fait une énumération de ce que ne sera pas le souvenir. L'auteur saisit ici l'occasion de s'adonner à une critique ironique de la bourgeoisie bien-pensante et hypocrite.

Cet effet permet de donner une plus grande valeur à la narration qui va suivre, en éveillant la curiosité du lecteur par un effet d'attente.

Puis vient la révélation : « Non, il s'agit d'un souvenir d'enfance juive, il s'agit du jour où j'eus dix ans. »

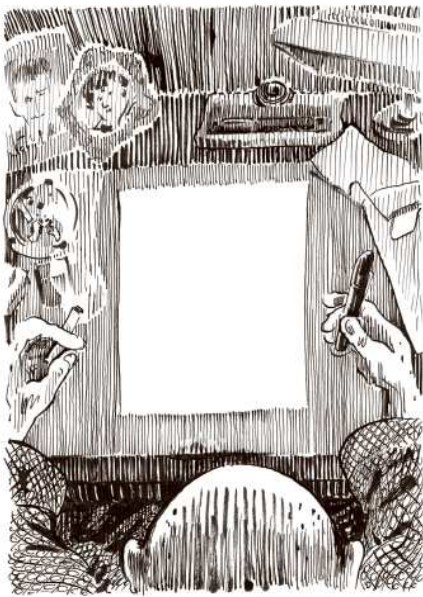
Le terme « mémorial », au sens de monument commémoratif, renvoie à la célébration, à l'autobiographie comme injonction à ne pas oublier. L'introspection se joint, dès lors, au témoignage.

La tonalité donnée au souvenir joue sur le registre pathétique : « hélas », « malheur d'un petit enfant », « juives douleurs ». L'auteur annonce un souvenir important, présenté comme le plus marquant de son enfance, comme une leçon de vie. L'image du miroir renvoie traditionnellement à l'examen de conscience. Albert Cohen se regarde sans fard, mais qui doit se regarder dans la mort ? Cohen, les antisémites, le lecteur, tous ? Cohen met en relation l'écrivain qui se regarde dans le miroir avec les antisémites. Ces deux entités sont mises en parallèle par l'auteur qui les rapproche dans ce qu'elles ont d'humain : la vie et la mort malgré les différences.

Le but de l'auteur est ainsi annoncé au chap. 2 : « ramener les haïsseurs à la bonté ». Ce sera le but ultime de ce témoignage sur une expérience traumatisante.

Cohen détourne le message biblique pour en faire une leçon plus efficace, au sens étymologique du terme. Elle est ainsi plus accessible à l'homme, moins hypocrite, moins mensongère et moins fondée sur les apparences. « Ne pas haïr » paraît plus facile à respecter que le message de Dieu sur l'amour du prochain, visée que l'humain dans ce qu'il a d'imperfectible ne peut l'atteindre (chap. 69).

La visée de l'ouvrage est précisée dans les dernières pages du récit. Le témoignage devient symbole. L'auteur invite le lecteur à un devoir de mémoire pour ne pas oublier et éviter de perpétuer les mêmes erreurs et ne pas sombrer à l'avenir dans la même folie collective.



[ill. 4]  
Luz, *Ô vous frères humains* © Luz/  
Futuropolis

## ► Extrait n °2 : L'outrage

► Lecture suivie : chap. 9-11 (p. 34-42)

### › Questions de compréhension

► Questions de compréhension :

1. Comment l'extrait se compose-t-il ?
2. Qu'admire l'enfant chez le camelot ?
3. Expliquez la formule « en être ».
4. De quoi l'enfant est-il accusé ?
5. Quels sont les sentiments après « l'insulte » ?
6. Relevez le champ lexical de la violence et le champ lexical du religieux. Qu'en déduisez-vous ?
7. Complétez les tableaux suivants :

<i>Avant l'insulte</i>	<i>L'enfant</i>	<i>Le camelot</i>
<i>Caractéristiques physiques</i>		
<i>Caractéristiques morales</i>		

<i>Après l'insulte</i>	<i>L'enfant</i>	<i>Le camelot</i>
<i>Caractéristiques physiques</i>		
<i>Caractéristiques morales</i>		

8. Comparez les deux tableaux et faites les remarques nécessaires.
9. « Le détacheur » : quel rapport pouvez-vous établir entre l'outrage et l'objet que souhaite acquérir l'enfant ?
10. Chap. 10 : quel discours Albert Cohen utilise-t-il ? Pourquoi ?
11. Quel sentiment l'autobiographe porte-t-il sur l'enfant qu'il a été ?
12. Quelle est la position du lecteur ?
13. Rédigez une synthèse en vous appuyant sur les réponses que vous avez apportées.

► Débat et échanges oraux :

Que pensez-vous de la réaction de la foule ? Comment auriez-vous réagi à la place de l'enfant ?

Avez-vous été déjà témoin d'une scène d'injustice ? Qu'avez-vous fait ?

► Écriture : Racontez la première fois où vous avez ressenti le sentiment d'injustice.

► Lectures complémentaires :

- *Ô vous, frères humains*, ch. 68 : analyse de Cohen sur l'événement ;
- L'incident du peigne cassé dans le livre I des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau ;
- *L'Ami retrouvé* de Fred Uhlman (1971) ;
- *Inconnu à cette adresse* de Kressmann Taylor (2004) ;
- Documentaire : *Pourquoi nous détestent-ils ?* de Lucien Jean-Baptiste, Amelle Chahbi et Alexandre Amiel (2016).

## › Éléments d'analyse

### ► La rencontre : la scène primitive



[ill. 5]  
Luz, *Ô vous frères humains* © Luz/  
Futuropolis

Ce passage peut être qualifié de scène primitive dans la mesure où il constitue le souvenir d'enfance annoncé au chapitre 1. La scène a été retardée afin de préparer le lecteur (éveil du pathos, effet d'attente). La scène est datée du 16 août 1905, date symbolique car marquant une étape importante dans la vie de l'enfant : c'est le jour de ses dix ans. Sa confiance en la vie l'encourage à sortir seul désormais acheter avec son argent de poche. Cette scène d'affirmation de soi se transforme pourtant en scène de la perte de l'innocence pour l'enfant.

### ► Deux personnages que tout oppose

Le camelot électrise la foule par son charisme oratoire qui a attiré l'enfant. Aux yeux de celui-ci, il incarne la toute-puissance parce qu'il maîtrise la langue française. L'enfant joyeux rejoint sans méfiance la foule amassée autour de lui. Mais le récit tourne au drame et la déception vire au grand désarroi moral de l'enfant. Le charlatan apparaît dès lors tel un prédateur qui opère par généralisation abusive, comme dans la fable du loup et l'agneau de La Fontaine. « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère », « quelqu'un des tiens » : ces expressions soulignent l'injustice, l'oppression, la loi du plus fort, incarnée ici par le camelot et la foule. Une fois l'outrage perpétré, il n'y a plus de retour en arrière possible. La brutalité verbale (argot, insultes, langage familier) est ressentie physiquement par l'enfant.

### ► Le rejet

La foule isole l'enfant qui se retrouve seul contre tous. Il est montré du doigt et mis au ban de la société, rejeté par le groupe qui se sent sali par sa présence. Le détacheur universel devient une allégorie du nettoyage et de la purification ethnique. Se dégage alors un sentiment d'étrangeté face à cette excommunication (au sens religieux). Lui qui se croyait assimilé est attaqué sur son apparence (animalisation de l'enfant). Nombre des clichés développés par la presse antisémite de l'époque sont repris par le camelot. Le petit Albert est mis face à sa différence. Son identité lui est renvoyée à la figure par les mots violents, brutaux, outranciers. Si cet incident met un terme définitif à la période heureuse de son enfance, c'est également ce moment qui permet au jeune Albert de prendre conscience de ce que sa judéité représente pour certains. Le chapitre 10 est au discours direct. L'usage du présent d'actualité permet un effet de rupture : il donne à entendre la voix du camelot afin d'accentuer l'effet de réel et d'actualiser le discours.

Tout le passage marque la fin de l'enfance avec le paradis perdu (le temps de l'innocence, de la confiance aveugle accordée aux adultes, de la découverte de la méchanceté). Le narrateur développe un sentiment de compassion à l'égard de l'enfant qu'il fut mais critique également le ridicule et la crédulité excessive de l'enfance.

Le souvenir, ressassé durant tout le livre avec des variantes, permet de présenter l'événement majeur comme fondateur de la philosophie de vie et des engagements de l'auteur.

## ► Extrait n°3 : Le premier amour

► Lecture suivie : chap. 20-25 (p. 64-87)

### › Questions de compréhension

1. Lisez l'ensemble des chapitres 20 à 25 : en quoi ces chapitres forment-ils un tout cohérent au sein du roman ?
2. Quel sentiment est-il évoqué à chaque début de chapitre? Pourquoi ?

► Étude du chapitre 23 :

3. Relevez et expliquez la comparaison.
4. Cherchez les différents sens du mot « vilain ».
5. Quel est le rituel décrit par l'auteur ?
6. Dressez le portrait de Viviane.
7. Relevez le champ lexical du bonheur.
8. Quel procédé littéraire est-il utilisé dans l'expression suivante : « les yeux fermés pour mieux la voir » ? Expliquez.
9. Commentez l'expression : « J'étais tout neuf »
10. Montrez que le sens moral de l'enfant est déjà bien ancré en lui.
11. Pourquoi l'enfant ne peut-il plus aimer Viviane ?
12. Relevez les commentaires du narrateur adulte. Commentez.
13. Quel regard celui-ci porte-t-il sur l'amoureux qu'il était enfant ?

► Écriture :

Doit-on renoncer à l'amour en raison d'une différence de culture ? Vous développerez votre réponse dans un paragraphe argumentatif.

► Lectures complémentaires :

- *Lancelot du Lac ou le Chevalier à la charrette* de Chrétien de Troyes (XIII<sup>e</sup> siècle) ;
- *Premier amour* d'Ivan Tourgueniev (1860) ;
- « Roman » d'Arthur Rimbaud in *Cahiers de Douai* (29 septembre 1870).

### › Éléments d'analyse

► Le temps de l'innocence

Cohen évoque ici un souvenir du temps passé, un souvenir heureux d'avant la chute. Ce souvenir fait référence à un âge d'or, un temps qui ne reviendra plus. Dans l'économie de l'œuvre, ce passage est encadré par d'autres souvenirs heureux : le chapitre 20 relate le souvenir de l'après-midi précédant l'outrage, temps de l'insouciance ; les chapitres 21 à 23 font référence à l'autel érigé à la France (témoin de son patriotisme, de son assimilation, de son amour des belles lettres et des belles idées) et le chapitre 25 évoque l'âne Charmant. « Un peu de bonheur encore, et me raconter maintenant » comme pour ne pas oublier et pour se rassurer, après le ressassement : le narrateur ressent le besoin de retrouver ces moments où il se sentait en sécurité, où tous les possibles étaient d'actualité. Les souvenirs du premier amour et de la naissance de la sexualité constituent des topos de l'autobiographie. Ici, Cohen relate l'histoire de son « grand amour », un amour fantasmé et chaste, un amour merveilleux rythmé par un rituel précis. L'auteur dresse un portrait laudatif de la jeune fille (superlatif absolu et champ lexical de la beauté). Le recommencement du rêve tous les soirs marque la stabilité, à l'abri du « méchant dehors ». Mais le dehors a



rattrapé l'enfant puisque, désormais, il se considère comme méchant. C'est la fin du rêve.



[ill. 6]  
Luz, *Ô vous frères humains* © Luz/  
Futuropolis

#### ► Un amour impossible

Cet amour dure près d'un an. Il se place sous l'égide de l'amour courtois, chaste, comparable à la pureté et à l'innocence de l'enfance que l'insulte du camelot a salie et rendue coupable. Cohen raconte ce souvenir comme un conte merveilleux avec un schéma narratif que l'on peut reconstituer. C'est d'ailleurs selon l'auteur « [son] premier roman », une « merveilleuse histoire ». On retrouve les temps du passé, avec le plus-que-parfait pour marquer l'antériorité, l'imparfait pour la description, et le passé simple pour les actions brèves ou successives. Ce fantasme constitue un refuge que l'enfant insulté n'a pas su retrouver après la rencontre avec le camelot puisqu'il part s'enfermer dans les toilettes de la gare. La situation finale est à l'inverse du conte de fée traditionnel : il finit mal. La rupture est consommée à cause de l'injure qui a marqué l'enfant du sceau de l'infamie en raison de sa religion. Viviane, l'héroïne des romans chevaleresques arthuriens, est un personnage imaginaire et féérique, dotée de pouvoirs. Son histoire d'amour avec Merlin la rend ambivalente puisqu'elle emprisonne le magicien. La référence à la Dame du Lac se retrouve dans l'allusion à « la source d'eau pure ».

Mais Viviane est chrétienne et Albert est juif, c'est donc, du point de vue de l'enfant de dix ans, un amour impossible. Cette expérience est celle de la dévalorisation, le portrait s'opposant à celui de Viviane. L'enchantement est dès lors rompu.

### ► Extrait n° 4 : L'errance, partir en quête de soi

► Parcours thématique : chap. 12 à 67 (p. 43-200)

#### › Questions de compréhension

1. Reconstituez l'itinéraire de l'enfant dans les rues de Marseille.
2. Quelles rencontres a-t-il faites ?
3. Quelles enseignements, négatifs ou positifs, tire-t-il de chacune d'elles ?
4. Relevez les verbes synonymes de « marcher » que le narrateur utilise. Que remarquez-vous ?
5. À quels endroits s'arrête-t-il ? Pourquoi ? Dans quel but ?
6. Expliquez la référence à Icare ? En quoi l'enfant lui ressemble-t-il ?
7. Quelles évolutions physiques observe-t-on chez l'enfant ?
8. Faire une recherche sur la légende du Juif errant. Rapprochez l'histoire de la légende de l'itinérance de l'enfant.
9. Que symbolise l'errance dans le parcours de l'enfant ?
10. Pourquoi l'enfant parle-t-il de « ghetto » lorsque il retrouve ses parents et qu'il rentre chez lui ?

#### ► Documents complémentaires :

- *Persépolis*, film d'animation de Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud, TF1 Vidéo, 2007 ;
- Laurence Sigal-Klagsbald (dir.), *Le Juif errant. Un témoin du temps*, mahJ/Adam Biro, 2001.



[ill. 7]  
Luz, *Ô vous frères humains* © Luz/  
Futuropolis

### ► Éléments d'analyse

L'errance de l'enfant à travers les rues de Marseille commence après sa rencontre avec le camelot (ch. 12). À partir de là, l'enfant s'engage dans une recherche dont le but se clarifie au fur et à mesure de la progression du récit.

Un monologue intérieur débute par la sidération et la fuite :

« Et je suis parti, éternelle minorité, le dos courbé et avec une habitude de sourire sur la lèvre, je suis parti, à jamais banni de la famille humaine, sangsue du pauvre monde et mauvais comme la gale, je suis parti sous les rires de la majorité satisfaite, braves gens qui s'aimaient de détester ensemble, niaisement communiant en un ennemi commun, l'étranger, je suis parti, gardant mon sourire, affreux sourire tremblé, sourire de la honte. » (p. 43)

Ce passage ouvrant le chapitre lance la marche et annonce les motifs qui réapparaîtront tout au long de l'ouvrage dans une écriture du ressassement avec de multiples variations. La tension entre le regard porté par l'enfant sur lui-même et le regard extérieur symbolisé par les attaques du camelot (lui-même rejoint par la foule) est à son paroxysme.

Durant son errance urbaine, l'enfant prend conscience de son étrangeté. Il se pensait assimilé et accepté mais la révélation du camelot le chasse de la communauté humaine. Tout au long de son errance, il se sent à la marge, excommunié et solitaire. Il multiplie alors les tentatives pour réintégrer la condition humaine et éclaircir « ce mystère de nous détester » (p. 166).

La marche physique permet à la fois de fuir la stigmatisation verbale et physique (geste de monstration du doigt) et d'évacuer les sentiments qui tenaillent l'enfant : la peur, la colère, la tristesse, la révolte et la disparition de l'estime de soi. La marche constitue également la métaphore d'un cheminement moral. Elle se transforme en errance dont les motifs sont la fuite, la peur, l'excommunication et le dégoût de soi-même. Le passage du « je » au « il » vise à éveiller le pathos du lecteur et à établir une distanciation avec l'autobiographie afin que chacun puisse s'identifier à cet enfant. Le rythme de l'errance est interrompu à plusieurs reprises par des pauses liées à des lieux : le mur (qui renvoie peut-être au Mur des Lamentations à Jérusalem), l'église, la gare, symbole du départ, les toilettes où il trouve refuge. C'est dans ce dernier lieu qu'il affirme être « devenu un juif ».

Il multiplie les tentatives pour échapper à sa condition de juif : en récusant la faute d'être juif, en dialoguant avec Dieu, avec Jésus ou encore avec un chien imaginaire. Il use de diverses stratagèmes pour oublier sa peine et pour se divertir au sens pascalien du terme (p. 102) : par les chants, présentés comme des « analgésiques » (p. 103), par le déni, par le retour à l'enfance (voir la déformation des mots : « je baragouinai », « pacrie » p. 103), par la danse, par la lecture, par le fait de manger des gâteaux, mais aussi par l'évocation du suicide, de l'esprit de vengeance, Sa recherche de lieux refuges s'avère vaine.

Symboliquement, cette errance est nécessaire en raison d'une faute. On peut rapprocher la quête de l'enfant de la légende du Juif errant, produit de l'antijudaïsme chrétien aux multiples déclinaisons historiques. L'enfant se voit comme un imposteur, un criminel (p. 51) porteur de la faute et de la malédiction de tout un peuple. L'errance constitue son châtime.

Sa description physique change : il s'enlaidit, se déforme, s'animalise en reprenant les anathèmes du camelot. Sa souffrance morale semble insupportable. Elle devient une douleur physique car la haine qu'il fait naître chez autrui lui est incompréhensible (p. 51). Elle se traduit par les dilemmes moraux qu'il s'inflige.

L'errance est entrecoupée de souvenirs heureux (p. 64), de moments de stagnation dans les toilettes (p. 64) ou devant les murs, de rêveries fantasmagoriques.

Deux attitudes s'opposent : celle de la recherche de solitude et de rejet du monde d'une part et celle par laquelle il tente de renouer avec les êtres humains qu'il rencontre d'autre part. Il se dédouble, souhaite sortir de son corps physique pour perdre son identité (« je flottais » p. 100, verbe répété à plusieurs reprises) et frôle la folie. Une forme de psychose l'atteint : les murs menaçants le poursuivent à chaque étape de son parcours, l'enfermant dans un destin, une identité qui en fait un bouc émissaire.

Cette remise en question du moi le conduit à une redéfinition progressive de sa relation à lui-même et aux autres. L'errance physique et morale conduit à l'acceptation (« j'étais devenu un juif » p. 95) et à la reconstruction de soi.

Au terme de cette errance, le petit Albert aura accompli un parcours initiatique, les personnages rencontrés auront été des passeurs lui permettant de développer son jugement sur les autres et son esprit critique. C'est ainsi qu'il y a un avant et un après l'errance. La rupture avec le monde de l'enfance est consommée. L'errance de l'individu est calquée sur l'errance d'un peuple : l'enfant se présente comme le messie, parle à Jésus et se réapproprie peu à peu sa judéité (métaphore de l'errance du peuple juif, de l'Exode : « mon héréditaire errance avait commencé » p. 95, « marche éternelle » p. 180). La longue litanie, rythmée par le verbe « errer » et ses synonymes, conduit l'enfant à se réapproprier sa judéité : « Et soudain j'eus la révélation de mon destin ». Ainsi finit-il par retrouver ses parents et rentrer dans son « doux ghetto privé de [son] enfance morte » (p. 199). Quelque chose s'est brisé en lui, mais il est parvenu à se reconnaître et à accepter ce qu'il est.

L'errance constitue une étape nécessaire de maturation. Elle est marquée par l'égarement, l'absence d'itinéraire prédéterminé. Elle a cependant conduit l'enfant à la métamorphose. La violence de l'épisode du camelot a nécessité un moment de transition marqué par le cheminement. Au terme de ce parcours initiatique, l'enfant tire la leçon du pardon. Cette leçon va de pair avec la revendication testamentaire de l'auteur qui s'exprime par ces mots : « ne plus haïr importe plus que l'amour du prochain » (p. 210). L'anecdote malheureuse devient le miroir de la destinée d'un peuple (p. 138/181), voire de l'humanité entière.

## ► Extrait n° 5 : L'Excipit

► Lecture suivie : chap. 69-70 (p. 203-213)

### > Questions de compréhension

1. À quelle période historique le chapitre 69 renvoie-t-il ?
2. Pourquoi l'auteur évoque-t-il cette période ?
3. Quelle est la différence entre l'amour et la pitié ?
4. Cherchez l'étymologie du mot « compassion ». Comment entre-il en résonance avec la pitié ?
5. Relevez les répétitions et les énumérations. À quoi servent-elles ?
6. Quels procédés d'écriture rappellent une prière ?
7. Quels indices montrent que l'auteur qui s'exprime est un adulte ?
8. Expliquez le titre de l'œuvre.
9. Lire le texte de Villon « La Ballade des pendus ». Quels liens le texte de Cohen tisse-t-il avec ce poème ?
10. Quelle visée d'Albert Cohen développe-t-il à travers cet ouvrage ? À quoi son

## témoignage sert-il ?

### ► Écriture :

Rédigez un texte argumentatif commençant par « Ô vous frères humains... » pour alerter sur un problème de société qui vous tient à cœur.

### ► Documents complémentaires :

- François Villon, « La Ballade des pendus » (XV<sup>e</sup> siècle)
- Simone Veil, allocution du 27 janvier 2005 dans *Une vie*, éditions Stock, 2010.
- Nelly Sachs, « Nous orphelins... », extrait du « Chœur des orphelins », *Dans les demeures de la mort*, repris dans *Éclipses d'étoile, 1943-1947*.

Courts métrages :

- *Education for Death* de Clyde Geronimi (1943) ;
- *Der Fueher's Face* de Jack Kinney (1943).

## > Éléments d'analyse

### ► L'universalité du témoignage

La valeur du témoignage prend son sens dans ces derniers chapitres. L'événement traumatique qui a ébranlé l'identité du petit Albert en tant qu'individu, sert de point de départ et d'origine à une réflexion de portée historique et universelle. Le portrait à charge des antisémites se poursuit avec l'évocation de l'horreur des chambres à gaz. La Shoah est présentée comme la suite logique de l'insulte antisémite du chapitre 10. La foule était dans la connivence avec le camelot et s'en est prise à un être frêle et jeune. Personne n'a réagi. L'existence des chambres à gaz était connue bien avant leur découverte mais l'action a tardé. À travers une prière, Cohen exhorte donc chacun d'entre nous à une prise de conscience. Cette prière devient exhortation avec l'impératif présent.

La posture naïve de l'enfant et l'hypocrisie de l'adulte se rassemblent autour de l'amour tandis que la pitié permet de dépasser la crétine crédulité et l'hypocrisie. C'est la posture que choisit Cohen, peut-être à regret. L'écrivain qui a tout vu et tout vécu mais surtout tout entendu, livre son testament, « du haut de sa mort prochaine ». C'est un homme d'expérience qui parvient à tous ces haïsseurs, frères dans la mort. L'humanité se retrouve dans notre finitude, c'est en cela que l'homme est frère d'un autre homme, d'où la nécessaire pitié.

### ► Une leçon paradoxale

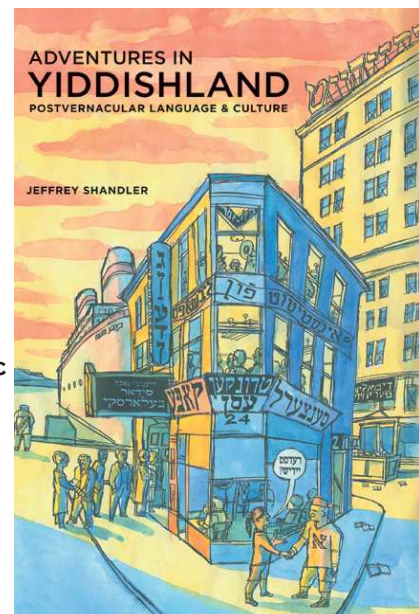
La confrontation de l'amour et de la haine constitue un divertissement au sens pascalien du terme, une esquive de l'existence humaine et de sa finitude : « Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir » (Pascal, *Pensées*, Fragment 515, « Ennui »).



› Ben Katchor (né en 1951) : la ville s'écrit

Ben Katchor est un auteur de bandes dessinées, proche de la culture underground, né à Brooklyn en 1951. Son univers graphique dissémine des références très subtiles à la culture yiddish du New York de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle dans des histoires urbaines impliquant des personnages errants aux aventures rocambolesques.

Les situations créées par l'auteur frôlent souvent avec l'absurde et mêlent empathie et ironie. La représentation de l'espace urbain marseillais dans lequel le jeune Albert erre à la suite de l'altercation avec le camelot évoque par bien des aspects celle de New York que Ben Katchor a réalisée pour la couverture de l'ouvrage du critique Jeffrey Chandler *Adventures in Yiddishland*, paru en 2008. À la différence près qu'aux inscriptions yiddish de l'illustration de Katchor sont substituées chez Luz un même mot répété de façon obsessionnelle sur les façades des immeubles et des commerces marseillais : le mot « juif ».



[ill. 10]  
Ben Katchor (ill.),  
Jeffrey Schandler,  
*Adventures in  
Yiddishland*  
© University of  
California Press

[ill. 11]  
Luz, *Ô vous frères  
humains* © Luz/  
Futuropolis

## ► Références bibliographiques:

### › Éditions de référence :

Cohen, Albert, « Jour de mes dix ans », *La France libre*, I, vol. 10, n° 57, 16.07.1945, p. 193-200 – II, vol. X, n° 58, 15.08.1945, p. 287-294

Cohen, Albert, *Ô vous, frères humains*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1993, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 1037-1110

### › Études sur *Ô vous, frères humains* d'Albert Cohen :

Numéro spécial des *Cahiers Albert Cohen. 1905-2005 Retour sur Ô vous, frères humains*, n° 15, 2005. Dossier coordonné par Philippe Zard

Dolleans, Géraldine, « Le corps de l'étranger, entre fantasmes et stéréotypes, dans *Belle du Seigneur* et *Ô vous frères humains* », *Cahiers Albert Cohen, Retour sur Mangeclous*, n° 22, 2012

Schaffner, Alain, « Le récit d'enfance d'Albert Cohen ou l'impossible autobiographie », dans *Cahiers Albert Cohen*, n° 14, 2004, p. 11-27

Thau, Norman David, « Le camelot et sa mère, quelques réflexions sur le début de *Ô vous, frères humains*, dans *Cahiers Albert Cohen*, n° 13, 2003, p. 133-145

Zurbriggen, Dominique, « Ô vous ! Frères humains d'Albert Cohen », *Echos de Saint-Maurice*, 1988, tome 84, p. 149-155

### › Approche historique :

#### ► L'antisémitisme dans la France de l'affaire Dreyfus :

Birnbaum, Pierre, *Le moment antisémite. Un tour de France en 1898*, Paris, Fayard, 1998

Mollier, Jean-Yves, *Le camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 2004

Oriol, Philippe, *L'histoire de l'affaire Dreyfus de 1894 à nos jours*, Paris, Les Belles Lettres, 2014, 2 volumes

#### ► Retours sur la mémoire du génocide des juifs dans les années 1960 et 1970 :

Igounet, Valérie, *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Seuil, 2000

Finkelkraut, Alain, *Le Juif imaginaire*, Paris, Seuil, 1980

Rouso, Henry, *Le Syndrome de Vichy, de 1944 à nos jours*, Paris, Seuil, 1990

Wieviorka, Annette, *Déportation et Génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Hachette Pluriel, 1992

Rédaction : Mathias Dreyfuss, Rim Rejichi.